

Conservatoire; quand il donnait tout entier il produisait une masse terrible de sons, quand il ne faisait jouer qu'une partie de ses instruments, comme les basses dans le final de la symphonie en *ut mineur*, il paraissait cependant maigre et dégarni. On a dit que le mal des orchestres venait ordinairement des amours-propres qui voulant s'y distinguer de la foule, en troublent toute l'harmonie. Je serais tenté de faire le reproche contraire à l'orchestre de Lyon; chacun n'y sentait point assez son importance, ou s'y défiait peut-être trop de ses forces. Mais il est permis de trembler devant l'ombre sublime de Beethoven.

On ne rend, en général, que ce qu'on a compris; et, comme on est habitué à ne voir dans Beethoven qu'une espèce de cyclope dont le marteau ébranle la terre et le ciel, il ne faut pas s'étonner qu'on soit plus disposé à traduire son énergie que sa grâce. L'orchestre lyonnais s'est trop conformé à ces habitudes. Les nuances, les finesses, les détours subits, les fuites rapides, les soupirs légers, les ombres entrevues, les imperceptibles parfums qu'étaient-ils devenus? Je voyais bien encore les grands pâtres danser; mais où étaient les fleurs de la prairie écrasées sous leurs pas? au delà des limites de ce qu'on peut entendre, où était ce je ne sais quoi qu'on n'entend plus? On ne devrait jamais prendre un archet pour jouer Beethoven, sans avoir lu le *Songe d'une nuit d'été*, ou la *Tempête* de Shakespeare.

L'ouverture des *Franco-Juges* de Berlioz, et la *Marche triomphale* de Ries ont été exécutés avec succès. Berlioz a surtout vu dans Beethoven le Michel-Ange; et il a reproduit avec une rare franchise l'énergie de son modèle. Les instruments à cuivre, qui ont ici plus d'audace que les instruments à corde, ont trouvé dans son ouverture une belle occasion d'éclipser leurs rivaux. Quant à la *Marche* de Ries, c'est un